Alain RABATEL, Alice FERRARA-LÉTURGIE, Arnaud LÉTURGIE, dirs, *La Sémantique et ses interfaces. Actes du colloque 2013 de l'Association des sciences du langage*
Limoges, Lambert-Lucas, coll. Linguistique et sociolinguistique, 2015,
344 pages

Jacques-Philippe Saint-Gerand

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/questionsdecommunication/11396>

DOI : 10.4000/questionsdecommunication.11396

ISSN : 2259-8901

Éditeur

Presses universitaires de Lorraine

Édition imprimée

Date de publication : 1 septembre 2017

Pagination : 572-574

ISBN : 9782814303256

ISSN : 1633-5961

Référence électronique

Jacques-Philippe Saint-Gerand, « Alain RABATEL, Alice FERRARA-LÉTURGIE, Arnaud LÉTURGIE, dirs, *La Sémantique et ses interfaces. Actes du colloque 2013 de l'Association des sciences du langage* », *Questions de communication* [En ligne], 31 | 2017, mis en ligne le 01 septembre 2017, consulté le 26 octobre 2021. URL : <http://journals.openedition.org/questionsdecommunication/11396> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/questionsdecommunication.11396>

l'ouvrage peut d'ailleurs ouvrir des pistes de réflexion sur la dialectique de l'internationalisation et des cultures scientifiques nationales. Les séjours aux États-Unis, d'une part, des figures de la génération de l'après-guerre ont été pour beaucoup dans une ré-institutionnalisation de la sociologie en France, on voit, d'autre part, combien l'habitude de fréquenter les réseaux, forums et revues internationales (ce qui veut dire pour l'essentiel anglophones) a été essentielle pour insérer la génération des chercheurs jeunes ou quadragénaires dans un espace scientifique désormais structuré internationalement. On voit aussi (la sociologie politique française avec ses liens à l'histoire, sa valorisation des méthodes qualitatives en est un exemple) combien important des résistances à ce qu'il y a de dynamiques d'orthodoxie dans la standardisation des méthodes et des objets. Si les sociologues du politique français avaient souvent grand profit à emprunter à leurs collègues États-Uniens leur compétence sophistiquée en traitement de données, en savoir-faire quantitativiste, on voit aussi que la force d'un particularisme qui fait penser la discipline comme intégrée à la sociologie par 85 % de ses pratiquants tient aussi à son refus d'une annexion pour les logiques d'une économie réduite au calcul rationnel.

Mais l'usage le plus stimulant du livre tient à ce qu'au-delà des éléments d'une fresque sur l'histoire de la discipline cœur des sciences sociales, il offre des matériaux d'une grande richesse sur le métier de chercheur au double sens d'une activité organisée et d'un corps de savoir-faire. La force du volume tient ici à deux ressorts. Opère, d'une part, la qualité des témoignages, beaucoup des aînés ayant sérénité et réflexivité, mais aussi une forme de désinhibition de la parole que favorisent les séquences de sortie du jeu (on peut ne pas partager les analyses de François Dubet (pp. 175-186) et apprécier énormément la qualité de sa réflexion sur la sociologie de l'école et le métier de sociologue). D'autre part, c'est le jeu organisé de la confrontation des générations qui aide à voir le changement des cadres d'activité professionnelle, des objets, des logiques de réseau. En ce sens, le livre parle à tout *social scientist*, et pas seulement aux sociologues, sur l'écologie changeante de leur activité qu'il s'agisse des charmes et libertés – de la part d'amateurisme aussi – des logiques artisanales d'hier, des ouvertures internationales mais aussi de l'irrationalité de nouvelles rationalités (Julie Pagis [pp. 355-366], sociologue du politique, note combien chercher des financements tend à manger le temps de la vraie recherche) offertes par la structuration d'un espace européen de la recherche, de la tension entre les moments fondateurs et la routinisation des avancées.

Rien n'empêche enfin d'utiliser ce livre comme un appui pour prendre connaissance de bilans partiels. Pour l'universitaire qui doit « monter » un cours, l'étudiant qui se lance sur un mémoire voire une thèse, le volume offre une ressource précieuse. Il ne remplacera pas des manuels ou des usuels pour offrir un bilan complet de l'état des savoirs. Mais tel n'est pas son objet. Il apportera en revanche une intelligence des dynamiques propres aux sous-communautés, une vision des scènes et acteurs d'une science en train de se faire sur un demi-siècle. La réserve possible ici tient à la façon dont l'inscription des témoins dans leur sous-champ détermine leur vision. Certains chapitres jouent d'une focale large qui rend visible le gros des dynamiques scientifiques d'un sous-champ, d'autres sont plus centrés sur un pôle de ces spécialités. Ainsi si les deux contributions (Josiane Jouët, [pp. 585-598] et Jean-Samuel Beuscart [pp. 599-610]) du chapitre « Sociologie de la communication et des médias » répondent parfaitement au cahier des charges du livre et sont d'excellente facture, leur polarisation assumée sur l'analyse des nouvelles technologies de l'information et de la communication se paie de laisser dans l'ombre beaucoup de la sociologie des médias... Pour le dire d'un clin d'œil, elle parle davantage de ce qui est désormais le menu premier de *Réseaux* que de la palette disponible dans *Questions de communications*.

Érik Neveu

Arènes-Crape, IEP de Rennes, F-35700
erik.neveu@sciencespo-rennes.fr

Alain RABATEL, Alice FERRARA-LÉTURGIE, Arnaud LÉTURGIE, dirs, *La Sémantique et ses interfaces. Actes du colloque 2013 de l'Association des sciences du langage* Limoges, Lambert-Lucas, coll. Linguistique et sociolinguistique, 2015, 344 pages

Dans les années 70 du siècle précédent, Mariana Tutescu (*Précis de sémantique française*, Paris, Klincksieck, 1974) pouvait encore déplorer que la sémantique fût « la Cendrillon des études de linguistique » (p. 13). Ce n'est évidemment plus le cas aujourd'hui et en témoigne ce volume des actes du colloque tenu à Paris, en janvier 2013, à l'initiative de l'Association des sciences du langage. Il n'est guère de secteur de la recherche contemporaine qui, à un moment ou à un autre, n'achoppe sur une question de nature sémantique, et la diversité des domaines dans lesquels s'investit désormais cette réflexion fait d'elle un carrefour inévitable dans toute recherche plaçant l'homme au cœur du langage : pragmatique, logique, approches énonciatives, sémiotique, lexicologie et lexicographie, traitement automatique du langage, tous ces champs

d'étude retrouvent la question sémantique lorsqu'ils abordent les problèmes concrets du langage. Le format d'un colloque ne permet pas des développements infinis, mais offre la possibilité de dégager des axes forts de réflexion et c'est ce dont témoignent très bien les treize communications du présent volume.

Dans « Trois questionnements sémantiques encore largement méconnus en France » (pp. 23-47), Jacques François attire l'attention sur des aspects de la discipline n'ayant pas encore retenu l'attention de la communauté française des sémanticiens, à un titre ou un autre, car c'est bien cela – l'étiquette commune – qui neutralise trop vite l'émergence de questions remettant en cause l'extension de chacun des secteurs de cette nébuleuse heuristique ; ainsi de l'examen des conditions historiques de l'auxiliarisation, ou des problèmes soulevés par la cartographie sémantique diachronique ou la réelle possibilité d'une métalangue sémantique naturelle telle que la souhaite Anna Wierzbicka. Guy Achard-Bayle (« Interfaces texte-cognition », pp. 49-68) rapproche linguistique textuelle et la linguistique cognitive pour expliquer pourquoi et comment les propositions interrogatives indirectes et conditionnelles en *si* apparaissent « entre fiction et diction » (p. 64). Dans « Sémantique de corpus. Questions d'épistémologie et de méthodologie » (p. 69-84), François Rastier s'interroge sur les transformations de la recherche induites par la linguistique de corpus, et souligne les difficultés herméneutiques qui en résultent notamment pour l'étude de la typologie des genres et des discours, et, plus largement, pour l'étude des corrélations entre contenu et expression. Gaston Gross, dans « Statut de la sémantique » (pp. 85-110), rappelle qu'il est impossible de penser un niveau sémantique autonome de la syntaxe et du lexique ; et après avoir rapidement fait le tour des différentes formes d'approches du sens (grammaire traditionnelle, Gustave Guillaume, Zellig Sabbetai Harris, distributionnalisme, générativisme), il conclut en rappelant que « la description d'une langue à des fins de traitement automatique exige le recensement le plus complet possible de ce qui est compositionnel et de ce qui est idiosyncratique » (p. 107), ce dernier terme étant évidemment le nœud de la question ! Avec « Un problème à la croisée des disciplines linguistiques : les noms d'humains comme interface entre morphologie, syntaxe et sémantique » (pp. 111-141), Catherine Schnedecker montre que l'étude de ces noms (femme, plombier, pianiste, facteur, etc.) est susceptible de faire apparaître des classements différents de ceux proposés jusque-là, lesquels se contentaient pour la plupart d'identifier si ces termes s'appliquaient temporairement ou épisodiquement à une personne, ou si, au contraire, ils s'y appliquaient indépendamment

de toute situation. Dans « Tu, te, toi » (pp. 143-160), Danielle Leeman propose une vision grammaticale de la sémantique par opposition aux approches logiciennes, cognitives ou référentielles, et montre que les unités de la langue ne correspondent pas à celles du monde objectif ni à celles du monde mental. Jean-Claude Anscombre (« Les suffixes *-age* et *-ment* du français : une opposition aspectuelle ? », pp. 161-180) démontre que ces deux suffixes ne sont pas interchangeables : le premier, l'action se caractérise par rapport au sujet (point de vue externe), le second pose au contraire (point de vue interne) la situation du sujet par rapport à l'action ; l'auteur conclut ainsi sur l'idée qu'une entité lexicale n'est pas une constante mais bien une fonction sémantique. Iva Novakova aborde la question des « Émotions entre lexique et discours » (pp. 181-204) et propose de combiner l'étude systématique de la combinatoire syntaxique et lexicale avec les méthodes lexicométriques pour dégager un modèle intégratif qui permette de proposer un classement de ces lexies de l'émotion valable dans plusieurs langues (en l'occurrence, ici, en français, espagnol, allemand, anglais, russe). Le traitement automatique du langage (TAL) fait l'objet de la communication de Mathieu Valette et Egle Eensoo : « Une sémantique de corpus pour la fouille de textes » (pp. 205-224), dans laquelle ils exposent très bien la situation ancillaire de la sémantique face aux algorithmes mathématiques d'apprentissage qu'a générés le déclin des méthodes symboliques à base de règles linguistiques formelles. Ils préconisent, là encore, la complémentarité d'une sémantique de corpus allée à des méthodes par apprentissage automatique. Dominique Ducard (« Une "sémantique de l'énonciation", sans doute », pp. 225-242) entend développer l'idée d'Émile Benveniste d'une « méta-sémantique » possible à partir de la sémantique de l'énonciation, mais plutôt à partir du schéma de la théorie des opérations énonciatives mis en place par Antoine Culioli. Il montre alors que l'emploi du prédicat « doute » en référence à un état intrasubjectif de l'énonciateur traduit un geste mental réunissant l'appréhension et la crainte à l'incertitude. La question de l'origine du sens, qui place immédiatement la sémantique au cœur du domaine plus vaste de la sémiotique, ne pouvait être évacuée ; le groupe μ , ou ce qu'il en subsiste, représenté dans ce cas par Jean-Marie Klippenberg et Francis Edeline, s'est penché « Aux sources du sens. Sensorialité et sémantique » (pp. 243-262) pour mettre en évidence une théorie matérialiste du sens, opposée à la théorie idéaliste traditionnellement soutenue jusqu'à aujourd'hui par la plupart des sémioticiens. Ainsi, pour eux, les structures linguistiques correspondent aux structures cognitives sémiogénétiques que l'expérience du monde fait émerger à la conscience du sujet. Jacques Moeschler, dans « La frontière sémantique-pragmatique

existe-t-elle ? La question des présuppositions et des implicatures révisée » (pp. 263-286), par l'étude de ce qui distingue la sémantique (intra-linguistique) et la pragmatique (extra-linguistique), propose de concevoir l'implication comme un fait sémantique et l'implicature comme un fait pragmatique. Enfin, Jean-Pierre Desclés, dans « Sémantique et logiques : une sémantique des significations est-elle possible ? » (pp. 287-337), s'appuyant sur la logique combinatoire typée de Haskell BrooksCurry (*Combinatory Logic*, Amsterdam, North-Holland, 1958), traite la question de l'identification des traces d'opérations énonciatives perceptibles dans des énoncés en langue naturelle. Par-là, il montre que la logique classique (de Gottlob Frege à Richard Montague) n'est qu'un cas très particulier « d'une logique plus générale, construite en interaction avec une prise en compte des données empiriques observables » (p. 22) dans les systèmes sémiotiques des langues naturelles.

La diversité des approches enregistrées dans ce volume marque à la fois la difficulté de cerner l'origine, la nature et les fonctions du sens, ainsi que le très grand attrait que suscite cet obscur objet d'investigation que demeure la sémantique. Il manque probablement là, outre un index des termes et notions ainsi qu'une bibliographie récapitulative (chaque article possède la sienne, d'où des redites), une discussion de synthèse qui ferait dialoguer les voix diverses, parfois opposées, apparues au cours de ce colloque. Indépendamment de ce grief mineur, ce sont justement cette difficulté à cerner l'objet et l'attrait qu'il suscite qui font toute la richesse et l'intérêt de ce volume ardu, mais qui a le mérite de fixer élégamment un état actuel de la question et d'en dresser l'état de l'art.

Jacques-Philippe Saint-Gerand
CeReS, université de Limoges, F-87000
jacques-philippe.saint-gerand@unilim.fr